

l'émule d'Ougarrououé dans l'œuvre d'extermination qu'ils ont l'un et l'autre entreprise.

Ces Manyouema nous apprirent que leur chef était établi à cinq journées de marche seulement; mais, la région que nous avions à traverser n'étant pas habitée, ils nous conseillaient de nous approvisionner des plantains qu'on se procurerait de l'autre côté de la rivière, avis que nous trouvâmes fort sage, le besoin de nous ravitailler étant impératif. Nous en aurions, dirent-ils, pour un mois de marche avant d'arriver au Pays des Herbes.

Le premier jour les recherches furent infructueuses, mais un fort détachement fut envoyé dès les premières heures du lendemain pour explorer le rivage septentrional, sous les ordres du lieutenant Stairs et du docteur Parke; il revint dans l'après-midi apportant assez de plantains pour qu'on en pût assigner 40 à chacun. Quelques-uns des plus entreprenants en avaient recueilli davantage, mais, la misère les ayant rendus peu scrupuleux, ils s'étaient arrangés pour se faire une petite réserve.

Le 3 octobre, peu après avoir levé le camp, nous arrivons à une sorte d'étang entouré de collines élevées de 90 à 200 mètres au-dessus de la rivière; nous le remontons jusqu'à ce que l'Itouri soit devenu un torrent tortueux, encaissé, impétueux. Le paysage nous représentait en miniature un cagnon du Congo avec ses parois de hautes montagnes; et un pressentiment nous avertissait que des difficultés bien autrement sérieuses que celles dont nous avons déjà tant souffert allaient s'opposer à notre marche. La petite flotte avance cependant sur 5 kilomètres encore; puis les obstacles de toute sorte se font si nombreux qu'il nous est impossible de rejoindre la caravane.

Le 4, nous réussissons à faire 3 kilomètres sur la rive nord, où se trouve l'établissement manyouema d'Ipoto. Les Manyouema avaient disparu et trois des nôtres avec eux. Deux hommes étaient morts de la dysenterie. La traversée n'avait pas été sans grands dangers: une pirogue fut deux fois submergée, le bateau d'acier faillit couler, et le choc violent qu'il reçut déranger nos chronomètres, qui jusqu'alors étaient restés parfaitement exacts. J'aurais voulu dès ce jour renoncer à toute navigation, mais le désert horrible, inexorable et

l'excessive prostration physique et morale de mes gens ne le permettaient pas. Nous espérions toujours arriver en quelque lieu où la caravane trouverait la nourriture abondante et le repos qui lui étaient nécessaires, et ce lieu, pensions-nous, ne pouvait être que l'établissement de Kilonga Longa.

Le lendemain, avant dix heures du matin, nous arrivons, après une poussée énergique sur des eaux terriblement sauvages, à une courbe brusque de l'Itouri, infléchie du nord-est à l'est et dont les lignes rappelaient singulièrement, sur une plus petite échelle, celle de Nsona-Mamba, sur le bas Congo.

Avant de nous engager trop loin dans cette courbe, je descendis sur le rivage, et du haut d'une roche semblable à de la lave je compris du premier coup d'œil que les pirogues nous seraient désormais inutiles. Les montagnes se dressaient plus élevées, le torrent rétréci ne mesurait plus que 20 mètres, et, à 90 mètres en amont du point où je me trouvais, l'hourou, s'échappant d'une gorge étroite, arrivait sauvage et impétueux, tandis que l'Itouri descendait, de cataracte en cataracte, les marches d'un escalier gigantesque; puis leurs eaux réunies reprenaient leur course vertigineuse, et les échos du rivage et les profondeurs de la forêt répétaient le fracas de leurs rugissements.

J'envoyai des messagers rappeler la caravane qui marchait sous les ordres de Stairs, et dès qu'elle fut de retour, nous regagnâmes la rive méridionale. A notre dernier recensement nous étions 271, blancs et noirs, tous compris. Depuis lors, 2 hommes étaient morts de la dysenterie, 1 d'anémie, 4 avaient déserté, 1 avait été pendu. Reste, 265. Sur ce nombre, 52 étaient réduits à l'état de squelettes. Rongés d'ulcères, ils ne pouvaient aller, comme les autres, à la recherche des vivres, et, n'ayant pas su économiser ceux qu'on leur avait distribués, ils étaient restés sans nourriture pendant ces derniers jours de disette absolue. Ces pertes ne me laissaient que 211 hommes capables de marcher, et, sur ces 211, 40 étaient des soldats ou des chefs de caravane et non des portefaix, et nous avions encore 227 charges, c'est-à-dire une soixantaine en trop. Depuis quinze jours le capitaine Nelson souffrait de petits ulcères, une douzaine au moins, qui peu à peu s'étaient fort envenimés. Maintenant que les obstructions rendaient la rivière absolument impraticable, qu'allait-il advenir de notre camarade et des

52 hommes non moins malades que lui? Problème, en effet, difficile à résoudre : le capitaine Nelson, un des nôtres, il fallait le sauver à tout prix ; nous étions tenus moralement aux mêmes obligations vis-à-vis des 52 noirs. Et, si sombres que fussent nos prévisions, nous n'en conservions pas moins un fervent espoir de nous tirer de ce mauvais pas. Les Manyouema avaient affirmé que leur établissement n'était qu'à cinq journées de marche et nous en avions déjà fait deux. Le capitaine Nelson suggéra l'idée d'expédier d'habiles éclaireurs qui arriveraient chez Kilonga Longa bien longtemps avant le gros de la troupe.

Cette proposition ne pouvait qu'être agréée, et, les chefs de poste étant naturellement les plus capables, j'envoyai leur capitaine et cinq d'entre eux avec la mission d'avancer sur la rive méridionale jusqu'à la première escale qu'ils rencontreraient ; là ils trouveraient moyen de traverser l'Itouri et de gagner les villages de Kilonga, d'où ils nous rapporteraient des vivres.

Avant le départ de nos batteurs d'estrade, ceux-ci, comme mes officiers, du reste, me demandèrent si je croyais réellement à l'existence de ce campement arabe. « Certes oui ! leur répondis-je ; mais il est possible que les Manyouema, pour nous rassurer et nous encourager, soient restés au-dessous de la réalité dans l'évaluation des distances. »

Ayant annoncé aux malheureux éclopés notre intention de continuer la marche, car il était urgent de trouver au plus tôt des vivres et de leur envoyer du secours, je laisse les 52 invalides, 81 ballots et 10 canots sous la surveillance du capitaine Nelson. Lui souhaitant bon courage, nous chargeons sur nos épaules le bateau d'acier et les bagages, et la petite troupe s'achemine vers l'est.

Plus lugubre emplacement ne pouvait être choisi pour une infirmerie que cette étroite terrasse sablonneuse ceinte de roches et cernée par les bois sombres qui s'élèvent de la berge de la rivière jusqu'à une hauteur de 200 mètres, emprisonnant entre leurs pentes le vacarme infernal du torrent en lutte incessante contre lui-même, et le double tonnerre des cascades jumelles. Fut-il situation plus lamentable que celle de ces malheureux, condamnés à l'inaction et à la faim, et, sans trêve ni repos, forcés d'entendre l'éternel hurlement des ondes affolées et la monotonie furieuse du bruit des grandes eaux

plongeant dans l'abîme, d'assister aux batailles des vagues bouillonnantes, s'avancant en colonne à l'assaut d'autres vagues, déferlant, se tordant, se mêlant avec elles, et avec elles retombant pulvérisées en embrun sous la force irrésistible du courant qui les emporte ; du côté de la terre, avoir pour unique spectacle l'implacable forêt qui recouvre et les roches, et les collines, et les plateaux, et les montagnes de sa sombre verdure, éternellement triste et comme en deuil des âges, des temps et des générations ! Et ces nuits avec leurs ténèbres épaisses, et l'ombre noire et froide des bois de la montagne, et les clameurs du torrent, et la morne uniformité du bruit des cascades, et les formes indéfinies, nées de la fièvre et de la faim, et les souffrances qu'engendre l'isolement, et ce sentiment de l'abandon qui peu à peu vient nous étreindre le cœur ! Il faut avoir vécu ces choses pour se faire une idée de la position de ces infortunés.

Et la nôtre était-elle de beaucoup meilleure ? Nous allions presque à l'aventure, rampant sous les halliers péniblement et toujours et sans cesse, pour gagner la crête des hauteurs, n'osant nous demander le temps que nous mettrions pour trouver et rapporter des vivres, écrasés sous le poids de notre double responsabilité vis-à-vis des honnêtes et braves compagnons qui nous avaient suivis jusqu'ici, et des autres non moins braves et non moins honnêtes que nous avons laissés au fond de l'horrible cagnon !

En regardant ces malheureux que la faim avait si promptement terrassés et qui, décharnés et languissants, avançaient avec tant de peine, il me semblait que la vie n'était plus guère pour eux qu'une question d'heures ; encore un jour, deux peut-être, et le lumignon fumant s'éteindrait. Nos yeux fouillaient le hallier pour y découvrir les baies rouges du phrynium, le fruit aigrelet, oblong, aux joues cramoisies de l'amome ou les fèves plates de la forêt.

Quelle joie quand on trouvait des champignons ! Dans notre extrême détresse, rien ne nous paraissait indigne de notre appétit, sauf les feuilles et le bois. Nous traversons des clairières abandonnées ; nos hommes y coupent des tiges de bananier, les broient et en font la soupe avec des herbes sauvages ; le faux jaquier ou *fenessi* et les autres gros fruits de la forêt sont l'objet de nos recherches passionnées.

Retourner sur nos pas... impossible! — Impossible aussi de rester. Changer de lieu — n'était que changer de misère; chaque nouvelle journée — venait détruire le travail de la veille.

Le 7 octobre, à 6 h. 30 du matin, nous reprîmes cette marche funèbre à travers la forêt infrayée qui recouvre les plateaux boisés. Nous ramassons en route des champignons et les fruits du *matonga* sauvage. Vers onze heures, halte pour le goûter. Mes officiers, qui savent se rationner strictement, avaient encore une petite provision de bananes; pour moi, je ne puis m'en permettre que deux. Une tasse de thé sans sucre termine le repas.

La causerie, naturellement, roulait sur la situation : Nos courriers atteindraient bien quelque village aujourd'hui ou demain, combien de temps leur faudrait-il pour revenir? Dans mes précédents voyages en Afrique m'étais-je déjà trouvé dans d'aussi déplorables conjonctures?

« Non, pas tout à fait, répondis-je : nous avons souffert, mais jamais à ce point. Ces neuf jours sur la route de l'Itouri ont été épouvantables. Lors de notre fuite de Boumbiré, certes j'ai connu la faim, et aussi quand je descendais le Congo pour en étudier le cours, mais nous n'étions pas absolument dénués de tout et l'espérance nous restait. Mais si ceux-ci meurent, qu'advient-il de nous? le temps des miracles est passé, dit-on. Pourquoi? — le savent-ils, ceux qui le disent? Moïse fit jaillir de l'eau du rocher d'Horeb pour les Israélites : de l'eau nous en avons, et à revendre! Au torrent de Kérith, Élie fut nourri par les corbeaux : mais il n'y a pas un seul corbeau dans toute la forêt! Le Christ fut servi par des anges; s'il nous en descendait un du ciel! » Au moment où je prononçais ces mots, nous entendîmes le vol d'un gros oiseau qui battait l'air de ses ailes. Randy, mon petit terrier, lève le nez, avance la patte : nous nous retournons; à l'instant même l'oiseau tombait sous la dent de Randy qui, ayant happé sa proie, la tenait serrée comme dans un étau.

« Voyez, enfants ! les dieux nous protègent; le temps des miracles n'est point passé! » Et mes camarades, agréablement surpris, examinaient l'oiseau : une pintade belle et grasse. On eut bientôt fait d'en donner à chacun sa part; Randy, le héros de la fête, ne fut pas oublié. Chien Chien semblait avoir

conscience de ses progrès dans l'estime de tous, et chacun de nous jouit à sa manière de cette bonne fortune.

Le lendemain, pour soulager les porteurs du bateau, je chargeai M. Jephson d'en faire reboulonner les sections et de le mettre à l'eau. Une heure après, ma colonne de marche arrive en vue d'une île habitée. Les éclaireurs s'emparent d'un canot et mettent le cap sur la rive, afin de se saisir avec aussi peu de gêne qu'Orlando¹ de tout ce qui pourra faire ventre à



Le terrier Randy prend un oiseau.

à nos affamés. « Que voulez-vous, hommes farouches ? — Quelque chose à manger! Nous sommes deux cents à mourir de faim dans les bois! » Les indigènes ne s'attardent pas à poser d'autres questions. Ils ont la bonne grâce de disparaître, laissant derrière eux onze kilogrammes de maïs, qu'on distribua sur-le-champ; les officiers et moi eûmes à nous partager 1200 grammes de fèves.

L'après-midi je reçus un mot de M. Jephson resté en arrière avec le bateau. « Si vous avez trouvé des vivres dans le village, au nom de Dieu, faites-nous-en part! »

Je lui envoie une poignée de maïs et la prière de tâcher de

1. Dans *Comme il vous plaira* de Shakespeare.

retrouver un éléphant que j'avais blessé; il s'était réfugié dans un îlot sur la route que l'*Avance* avait à suivre.

Le 9 octobre, cent hommes entreprennent de passer la rivière pour explorer le rivage nord avec la ferme résolution de ne pas revenir sans vivres, quels qu'ils fussent.

Je remonte l'Itouri avec l'équipage du bateau, tandis que Stairs descend pour atterrir à quelque sentier qui mènerait peut-être à un village. Les hommes trop épuisés pour une marche active allaient par les bois à la recherche de fruits sauvages et des fèves de forêt. Celles-ci, renfermées dans des écales brunes aussi épaisses que du cuir, sont quatre fois aussi grosses que les fèves de nos jardins. D'abord, nous nous contentions de les peler et de les faire bouillir, mais notre estomac les supportait difficilement. Une vieille femme, que l'on ramassa dans l'île au moment où elle en préparait un plat, s'y prenait de tout autre manière. Après les avoir débarrassées de la première pellicule, elle grattait la seconde et, finalement, râpait ses fèves comme nous faisons des noix muscade. De cette sorte de farine elle confectionna des gâteaux pour son nouveau maître, qui les mangea avec délices. Et tous de partir en quête de ces légumineuses, dont il y avait quantité.

Tenté par une croquette toute chaude qu'on me présenta, « j'en tondis la largeur de ma langue ». Il me sembla manger des glands. Quant aux champignons, on en trouve nombre de variétés, parmi lesquelles le vrai et parfait mousseron; d'autres sont moins inoffensifs, mais assurément les dieux protègent ceux qui sont condamnés à vivre de pareille provende! Larves, limaces, chenilles et fourmis blanches remplacent la viande absente. Les baies du *mabengou* (vomiquier)¹ fournissent le dessert avec le *fenessi*, fruit du faux arbre à pain.

Le jour suivant, quelques-uns des fourrageurs qui avaient traversé l'Itouri revinrent les mains vides; la rive septentrionale était aussi dépourvue que celle du nord. « *Inchallah!* disaient-ils, nous trouverons des vivres demain ou après-demain! »

Le matin j'avais mangé mon dernier grain de maïs, dernière parcelle de nourriture solide qui me restât, et à midi de fâcheux tiraillements d'estomac commençaient à se faire sentir. Ouadi-

1. *Strychnos nux vomica*, grand arbre de la famille des Loganiacées. La pulpe qui entoure ses graines — celles-ci très vénéneuses — est d'un goût agréable. (Trad.)

Khamis, l'un des chefs, m'apporta quelques feuilles de pommes de terre, qu'on fit bouillir après les avoir finement hachées; ce n'était pas mauvais, mais, voilà, il n'y en avait pas assez. Alors un Zanzibari, la physionomie rayonnante d'un légitime orgueil, me présente une douzaine de fruits de la dimension et de la couleur d'une poire primée au concours, et qui répandaient une odeur délicieuse. Nos gens en avaient mangé et les trouvaient excellents; mais le brave garçon avait gardé les plus beaux pour moi et les officiers. Il y ajoute une sorte de flan de farine de fèves à l'air appétissant: on aurait dit de la « crème frite ». J'acceptai avec reconnaissance, et après ce festin je me sentis tout ragaillard. Mais, au bout d'une heure, je fus pris de nausées et forcé de me coucher; il me semblait que j'avais les tempes serrées par un anneau de fer, mes yeux s'obscurcissaient, et, même avec la plus forte loupe, il m'était impossible de lire les caractères de l'*Epitome* de Norie. Mon domestique allemand, avec la témérité de la jeunesse, avait déjeuné largement de ce que je lui avais laissé de ces beaux fruits parfumés, et souffrait encore plus que moi. Eût-il été secoué dans une coquille de noix sur une mer démontée, il n'aurait pas eu l'air plus lamentable et plus désespéré qu'à la suite de ce repas.

Précisément, au coucher du soleil, arrivèrent du nord les fourrageurs de la première compagnie, après une absence de trente-six heures. Ils apportaient assez de bananes pour arracher les Européens au désespoir et à la famine, mais bien trop peu pour nos hommes, qui reçurent chacun deux bananes, équivalant à 120 grammes de nourriture solide, alors qu'il leur en eût fallu bien près de 4 kilos pour satisfaire leur estomac.

Stairs, Jephson et Parke s'étaient amusés, tout l'après-midi, à rédiger des menus fantaisistes:

Filet de bœuf chartreuse.
Petites bouchées aux huitres d'Ostende.
Pain de volaille à la Lucullus.
Bécassines rôties à l'anglaise.

Un autre avait montré son goût d'Anglo-Saxon pour le solide:

Jambon et œufs en quantité.
Roshif et pommes de terre à profusion.
Enorme plum-pudding.

Deux des fourrageurs manquaient à l'appel; impossible de